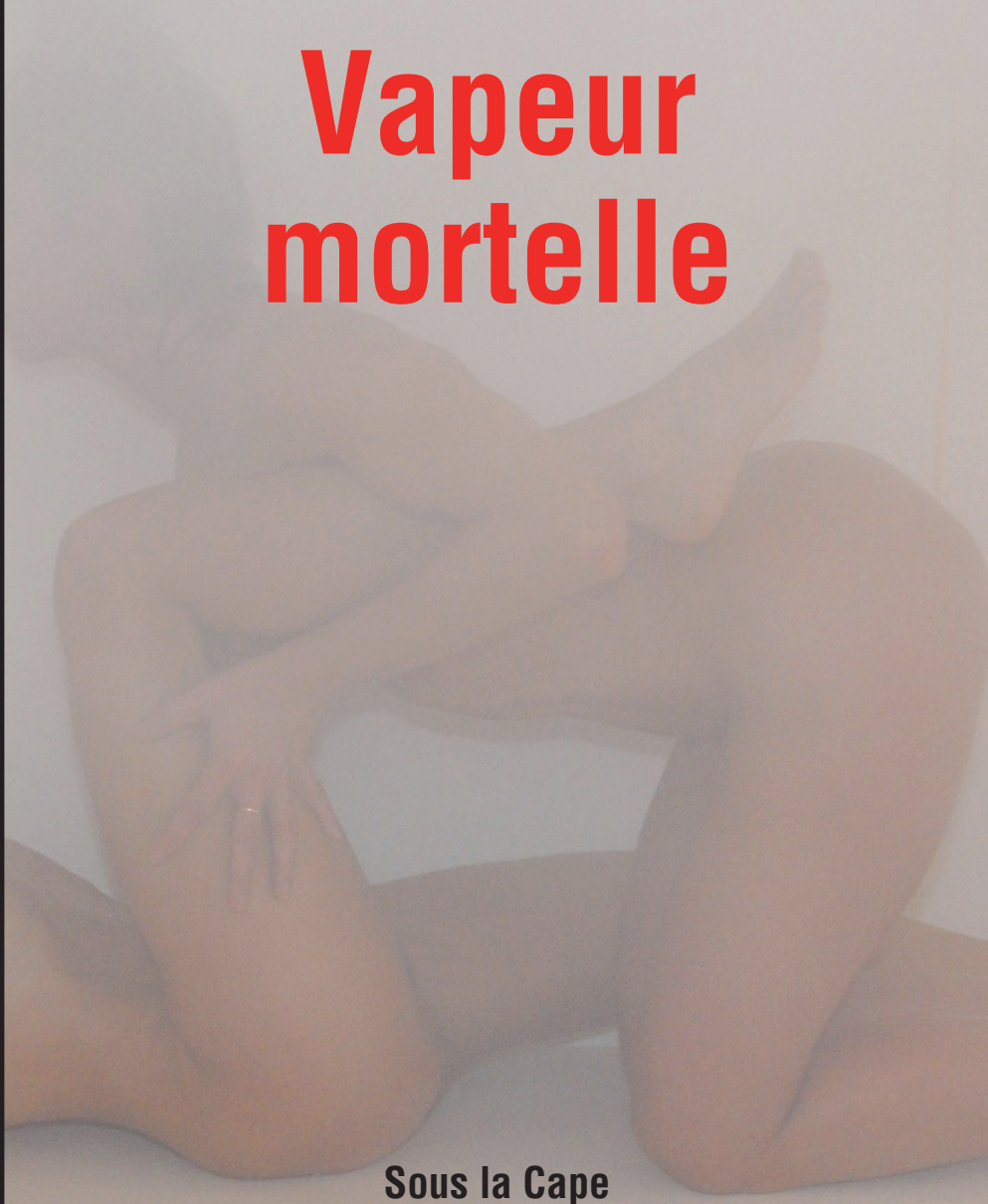


Gaspard de la Noche

Vapeur mortelle

Sous la Cape



www.souslacape.fr

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires
des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma
Francesa, récit d'une prostituée*

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos
Les Canines dans le pâté
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil*

PIERRE CHARMOZ,
*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

GASPARD DE LA NOCHE,
*Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante*

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

YAK RIVAIS, *Francoquin*
Un monument du xx^e siècle enfin réédité.

Spymaster vs Blackspider

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal
Le Voyage dans les spasmes*

VAPEUR MORTELLE



Gaspard de la Noche

apeur
mortelle

Sous la Cape

Prologue

Gare de Lyon, jeudi, seize heures dix-sept. L'homme monte dans un wagon du RER, le Réseau régional qui se dit express. Il est jeune et mince, sa démarche est souple, légère. Il est vêtu d'un pantalon de toile blanc et d'un tee-shirt vert émeraude. Il pose sur ses genoux un petit sac à dos rouge en s'asseyant sur le siège revêtu de moleskine noire. Blanc, vert, rouge, noir.

Le train roule lentement. Il s'engage dans la tranchée de Charenton, puis traverse Maisons-Alfort, Créteil. Il franchit le carrefour Pompadour, un marquisat révolu désormais saturé d'enseignes aux noms désopilants, Pizza del Arte, Décathlon, Norauto, Buffalo Grill, But. Quel But poursuit-on ici? Griller du Buffle? Gagner le Nord en voiture? Entreprendre les dix travaux d'Hercule? Goûter d'artistiques pizzas? Les bâtiments quelconques surplombent les rails et la voie rapide. Des mâts géants déploient leurs oriflammes pour inviter le peuple à venir se restaurer, s'équiper. Les portes de toutes les villes sont ceinturées de semblables sémaphores. Tous les mêmes, pour signaler les mêmes zones commerciales. Un TGV surgi du sud croise le convoi banlieusard dans un claquement de vitres secouées. Un passager en provenance de Milan s'y éveille et jette un coup d'œil chassieux sur l'enchevêtrement des magasins. Approche-t-il de Paris? Contourne-t-il Mâcon?

L'homme voyagera quarante minutes. Il ouvre un petit ouvrage broché : *Croire à l'au-delà*. Une dame qui lui fait face lit le titre et questionne : « Vous y croyez à l'au-delà, vous ? Moi, oui. » L'homme la cloue d'un regard inquietant et referme le livre. La voyageuse éconduite n'insiste pas. La rame poursuit son train de sénateur. Elle roule sous les frondaisons de la forêt de Sénart, domine la vallée de l'Yerres, traverse la Brie. Elle s'arrête longuement à Melun. Elle est presque vide désormais. Les clusters de la ville tentaculaire se sont effilochés.

L'homme descend à Bois-le-Roi. Il est dix-sept heures. Il fait beau. Il monte les rues pentues du village aux belles demeures en meulière puis traverse l'ancienne route de Bourgogne.

Il prend pied sur le plateau. Il pénètre dans la forêt. Six kilomètres, une heure de marche pour gagner le Bas-Cuvier. La chaleur de la journée commencera à se dissiper. Il grimpera à la fraîche. Un temps parfait, l'heure idéale, c'est le mois d'août, il n'y aura pas grand monde.

Il suit le sentier de grande randonnée, le GR balisé en rouge et blanc par des marques de peinture sur les arbres ou sur les rochers. L'homme devrait les ignorer. Les lieux lui sont familiers. Il pourrait marcher les yeux fermés. Mais il les guette. Il passe au Rocher-Canon, non loin de la Mare aux Evées, et subit une attaque de moustiques qu'il affronte stoïquement. La forêt devient dense, presque sombre. Il parvient au monument qui honore la mémoire de Césaire Sampité. Il lit l'épithaphe : *À la mémoire de Césaire Sampité, garde forestier de l'État, assassiné en cet endroit le 11 septembre 1887*. Il murmure : « Sans pitié. Assassiné sans pitié, Sampité. » Il repart. Il avise une trompette de la mort, cette curieuse craterelle couleur de cendre dont le

chapeau en entonnoir évoque l'instrument de musique prêt à annoncer le Jugement dernier. Le champignon a poussé près d'une pierre marquée de deux repères rouge et blanc du GR. Il point sous des fougères aux frondes d'un vert délicat. L'homme s'accroupit, contemple longuement le végétal noir. Il l'écrase entre ses mains. Noir, rouge, blanc, vert. Il abandonne le sentier de grande randonnée pour s'engager dans le raccourci qui franchit les monts de Faÿs.

Il parvient à la platière. Le soleil a entrepris sa course descendante et les ombres des arbres commencent de s'étendre. Le spectacle est magnifique et, pour habitué qu'il soit à s'en repaître, l'homme ne s'en lasse pas. La forêt de Fontainebleau est merveilleuse. Des essences multiples s'y pressent, chênes et hêtres ici, charmes et érables, autres feuillus et, plus loin, résineux, pins Laricio de Corse, pins Douglas ou maritimes et pins parasols exhalant des parfums poisseux sous leurs panaches. La large étendue de grès qui culmine ici – la platière – s'est rompue autrefois, suite à quelque mystérieux bouleversement géologique consécutif à l'érosion. Des blocs de pierre ont roulé vers la vallée sèche et s'y sont égaillés dans le sable. Ils gisent là, entre les arbres. Certains sont de vulgaires cailloux que l'on franchit d'un saut léger. Mais d'autres sont puissants, énormes, hauts de plusieurs mètres, vaguement effrayants, offrant des défis à celui qui voudrait se hisser à leurs sommets. Les alpinistes exploitèrent l'endroit dès l'après-guerre, trouvant là un terrain propice à l'entraînement pour les courses en montagne. Peu à peu, grimper ces rochers devint un exercice en soi, tant les techniques de l'escalade peuvent s'y parfaire, loin des aléas de la haute montagne, en s'épargnant glaces et neiges, vents, orages et risques d'égarement. La varappe y est devenue un art à part entière, un exercice

sportif et esthétique, comme la danse. L'homme en est un des meilleurs pratiquants.

Il descend vers les blocs du lieu-dit «le Bas-Cuvier». Il extirpe ses accessoires du sac qu'il cachera derrière une souche et prend une gourde. Il s'abreuve. Il enfle les chaussons d'escalade revêtus de gomme espagnole. Il glisse un petit chiffon dans sa ceinture qui lui sera utile pour ôter le sable qui reste accroché aux semelles lors des déplacements entre les rochers.

Il s'échauffe sur le jaune, le circuit aux cinquante numéros, réputé peu difficile mais rares sont ceux qui le parcourent en entier sans tomber: il est très fréquenté, les prises sont usées. L'homme en a terminé en une petite heure. Il le connaît par cœur et semble planer de bloc en bloc, sans regarder les flèches ni les chiffres peints en jaune orangé sur le grès qui indiquent les passages, les «pas» comme disent les varappeurs. Il s'envole sur les raides et vertigineuses dalles de la fin du circuit, le long de la fissure de la Prestat, haute de cinq mètres. Un simple échauffement pour lui.

Dix-neuf heures. L'homme retourne à son sac et boit longuement l'eau de sa gourde.

Il attaque le circuit blanc, celui côté ED+. Extrêmement difficile. Il va enchaîner les pas les plus délicats du massif de Fontainebleau, ceux que les grimpeurs réputés peinent à graver, qui s'escriment pendant des heures pour vaincre deux ou trois mètres de grès vertical apparemment infranchissables. Les varappeurs se protègent avec un *crash pad*, un matelas en mousse pliant qu'ils disposent sur le sol afin d'amortir les chutes. Ils répètent les tentatives, échouent souvent, tombent, se relèvent puis recommencent. Les pulpes de leurs doigts sont meurtries d'avoir

accroché les minuscules aspérités qu'ils agrippent pour se hisser. Ils progressent en se crispant sur ces infimes gratons. Leurs pieds se tordent sur des réglettes rocheuses exiguës qui proposent leurs maigres saillies pour soutenir leur poids. C'est le plus haut niveau de grimpe possible, scandé de cotations de difficulté inouïes. Le livre ouvert de l'escalade à «Bleau». Le circuit jaune est coté *trois* ou *trois+*, avec quelques pas de *quatre*. Ici, on quête du *six*, du *sixb*, du *sixc*, du *sept*, et jusqu'à du *septc* et du *huit*, l'ultime degré. Chaque pas porte un nom, évocateur ou humoristique, qui atteste la créativité de leurs inventeurs : *la Stalingrad*, *la Joker*, *l'Abattoir*, *le Carnage*, *l'abbé Résina*, *la Défroquée*, *Enigma*, *l'Angle incarné*, *la Boucherie*... L'homme les franchit avec aisance. Il méprise l'utilisation du *crash pad*, comme s'il était certain de ne jamais tomber, même dans les pas exposés qui surplombent racines ou mauvais cailloux et garantissent entorses ou fractures en cas de défaillance. Il gravit ces blocs en se jouant des difficultés. Quelques grimpeurs présents s'arrêtent pour le contempler, avec admiration et jalousie. Ce varappeur leur paraît irréel, démoniaque, qui semble retenu par un fil invisible le tirant vers le ciel. Un ange de lumière.

Il en a terminé. Il reprend son sac. Il se désaltère. Il s'en retourne à pied prendre le train pour Paris vers neuf heures du soir. Il est fatigué. Il cueille en chemin une amanite tue-mouche, l'amanite muscarine, vénéneuse, le champignon hallucinogène que l'on nomme aussi oronge folle. Il en observe longuement le chapeau rouge tacheté de blanc. Puis il le broie sous son pied dans l'herbe verte en ricanant. Quand il pénètre dans la gare, il fait nuit noire. Rouge, blanc, vert, noir.

Chapitre 1 : L'Antinea's

Vendredi, treize heures trente. Le commissaire Georges Dupin revient de déjeuner. Il longe les arcades du viaduc des Arts le long de l'avenue Daumesnil, qui abritent des commerces de luxe et d'artisanat branché. C'est un bel homme dans la petite soixantaine, aux cheveux blancs et drus, grand, bien découplé, à la démarche sportive – malgré un discret embonpoint. Il porte un pantalon de lin, une chemi-sette au col ouvert et des mocassins légers. Il a pris son repas dans une brasserie de la gare de Lyon, comme souvent depuis qu'il dirige l'hôtel de police du douzième arrondissement. C'est un gourmet. Aujourd'hui : dos de cabillaud accompagné de pommes de terre Vitelottes écrasées à la fourchette avec de l'huile d'olive. Pas mal. Avec une carafe de sancerre blanc. Convenable. Il est remonté jusqu'à l'ancienne gare de Reuilly. Il a parcouru ensuite la promenade plantée qui occupe le site de la voie de chemin de fer désaffectée, suspendue entre les anciennes habitations bon marché, les HBM, et l'avenue en contrebas.

Il se souvient des temps anciens, de son enfance, quand il passait là nez au vent, la moitié du torse hors la fenêtre ouverte des wagons de la ligne de la Bastille. Il recevait des escarilles mais ne résistait pas à ce plaisir : abaisser la vitre avec la manivelle, s'incliner, sortir la tête le plus loin possible en méprisant

les avertissements écrits en plusieurs langues pour prévenir le voyageur du danger de se pencher. Le plus chantant était *E pericoloso sporgersi*, le plus rude *Nicht hinauslehnen*.

Il regardait un avenir ébouriffé, les yeux plissés dans le vent sous le vacarme du train. On disait aussi le chemin de fer de Vincennes. Monsieur Jo, comme il aime qu'on le nomme, est natif de Fontenay-sous-Bois. Il étudiait au collège Arago, place de la Nation. Il voyageait chaque jour dans le train propulsé par une locomotive à vapeur qui le transportait à la gare de Reuilly d'où il gagnait l'avenue Dorian à pied. Combien de mélomanes de l'Opéra-Bastille savent que l'endroit où chantent les divas était autrefois assourdi par le fracas des machines à destination de Nogent et Joinville? Et que Raymond Radiguet y empruntait le train des roses avec sa Marthe? Georges Dupin pense à sa mère en contemplant les bâtiments en brique rouge qui dominent la promenade. Elle disait: «*Je plains les pauvres gens qui habitent là, dans le vacarme et les fumées du train, quelle misère.*» Désormais, les riches bourgeois se battent à coup de centaines de milliers d'euros pour acquérir le privilège de la tranquillité de la promenade gentrifiée, plantée de fleurs et d'arbustes. *O tempora, O mores*, pense le commissaire qui fut parmi les derniers à souffrir du Gaffiot. Il regagne l'hôtel de police, songeur.

Seize heures. Monsieur Jo travaille dans son bureau. Il rédige des rapports. Le lieutenant Rachid Elbachir sollicite un entretien. En fait, il débarque en trombe:

- Monsieur Jo?
- Oui, Rachid?
- On vient d'appeler. Un mort, là, tout de suite, juste à côté, qu'est-ce qu'on fait?

- À côté? Dans l'hôtel de police?
- Non, non, à côté, rigolez pas M'sieur Jo, j'veux dire, la rue à côté, dans un sauna.
- Dans un sauna? Un Finlandais égaré? Un coup de chaleur?
- Non, non, vous z'y êtes pas, je vous expliquerai, mais le type, l'employé, il panique au téléphone. Il dit que c'est un meurtre. C'est à même pas deux cents mètres. On y va?
- Rien compris. Où à côté?
- Rue Barrot, à deux minutes. J'y vais et j'vous appelle, OK? C'est sûrement un homicide, j'ai ordonné à l'employé de ne laisser sortir personne mais il ne va pas tenir les clients longtemps. Je prends Sébastien, j'y vais et je vous appelle, OK?
- Pourquoi un homicide? Le sauna peut provoquer des malaises, n'est-ce pas, lieutenant?
- Écoutez patron, le type est étranglé avec un bas de femme.
- D'accord, lieutenant, vas-y. Embarque Sébastien et tiens-moi au courant.

Le grand Rachid se précipite sur la poignée de la pauvre porte du commissaire et gicle hors du bureau. Monsieur Jo lui crie: «Rachid! Prends pas froid!». Le lieutenant est parti, truffé au vent. Monsieur Jo imagine qu'il lève ses gros sourcils d'agacement. Une fois le dos tourné, bien sûr: il ne manquerait plus que Rachid manque de respect au supérieur. Ce n'est pas parce que tout le monde l'appelle Jo ou Monsieur Jo qu'il faudrait oublier que le commissaire, c'est lui. Commissaire Georges Dupin. Même s'il n'est en poste à Paris que depuis trois mois. Le lieutenant Elbachir le sait bien, tout agacé qu'il est: respect! comme on dit dans les banlieues. Rachid veut passer capitaine, il faudra l'avis de Monsieur Jo, qui était juste-

ment en train de rédiger cet avis quand il a été interrompu par cette histoire de macchabée trouvée dans un sauna proche. Et il l'a appelé deux fois *lieutenant*, sûrement pour lui rappeler que le passage au grade supérieur n'est pas encore acquis. Il est brillant, bosseur, un des meilleurs parmi les officiers de police judiciaire sur la place de Paris. Les OPJ comme on dit. Il faudra trouver un support budgétaire pour la promotion, convaincre les bureaucrates responsables des finances, et ça... On va voir comment il se débrouille avec cette histoire.

Jo suppose que c'est à l'Antinea's. Il aime bien faire marcher le grand Rachid qui se le joue initié à l'égard d'un supérieur récemment débarqué de Grenoble. Un vrai Parigot-banlieusard, Rachid, contrairement à Monsieur Jo, natif de Fontenay mais ayant effectué toute sa carrière en province. Provincial mais pro : il a identifié dès sa prise de poste les lieux où il peut se passer des choses. Ils sont nombreux près des gares.

Les gares, c'est du mélange, du passage, des sédentaires qui jouent fugacement les nomades, qu'ils arrivent ou qu'ils partent, de Marseille ou de Lyon, vers Turin, Genève ou plus quotidiennement vers Corbeil-Essonnes ou Alfortville. On peut être en avance, très en avance, voire faire exprès d'être très en avance. Plus volontiers, certes, quand on rapplique de Lombardie avec le MacBook Air à la main que d'Évry avec l'Ipod fiché dans les oreilles. On peut en profiter pour allonger la note de frais d'une douzaine de marennes-oléron à la brasserie en face si on est oral, ou faire un tour à l'Antinea's si on est autre chose. Jo s'était rancardé. Les abords des gares foisonnent de lieux de débauche à l'intention des furtifs qui peuvent vaquer dans l'un ou l'autre des sex-shops du coin, dégoter une prostituée, ou aller faire un tour à l'Antinea's, un sauna propice pour se faire tout propre et forniquer salement.

Monsieur Jo n'avait pas encore visité les lieux. Ses nouvelles

fonctions l'avaient accaparé à l'approche de l'été et à cause des sous-effectifs, d'autant que son prédécesseur avait consacré l'essentiel de son temps à préparer sa retraite. Les choses du sexe semblaient organisées dans le quartier à la satisfaction générale, dont celle de la police qui n'était jamais sollicitée pour des rixes ou autres rackets habituels dans les zones où l'interdit s'autorise. Et les mœurs, c'était pas le truc du commissaire Dupin. Certains flics adorent se frotter aux histoires de cul, voire aux protagonistes. Monsieur Jo, pas trop. Lui, c'est plutôt la randonnée en montagne, les balades en forêt, les copains, la bouffe et le bon vin. Plutôt oral, Monsieur Jo.

Il s'est amusé du grand Rachid. C'est un plaisir subtil que de passer sciemment pour un couillon au regard d'un hâbleur. L'histoire du type mort au sauna est sans doute un jeu du foulard qui a mal tourné. Jo se souvient d'une affaire du même genre, à Lyon. Un homme était mort étranglé dans sa baignoire. Le doyen de la faculté de médecine. Un scandale d'enfer : on l'avait trouvé pendu par un bas de soie au pommeau de la douche, à poil, avec des trucs dans le fondement. Un petit étranglement provoque des sensations, semble-t-il. Mais point trop n'en faut, sinon l'érection risque de n'être qu'*ante mortem*. Le doyen en question était professeur de physiologie, il aurait dû savoir. On avait conclu à un accident.

Jo aime bien les saunas. Il en prenait souvent chez son pote Pierrot quand il était en poste à Grenoble. Pierrot était guide de haute montagne en retraite à Briançon, et le commissaire passait un week-end sur deux chez lui : l'hiver, pour randonner à ski avec les peaux de phoque vers les pentes de l'Oisans ; l'été pour se maintenir sur les sentiers, voire s'essayer à quelque course facile du côté des Écrins. À soixante ans, il tient encore la route. Mieux que le Pierrot qui languit avec ses lombaires

ravagées par les sciaticques glanées en trente ans passés à mener les uns et les autres sur les vertigineuses parois. Ils goûtaient le réconfort du sauna chaque soir après l'effort, dans une cabine que le guide avait aménagée sous les combles de son appartement de la vieille ville. C'est chouette, le sauna. On peut monter la température à plus de cent degrés, sortir se plonger dans l'eau froide de la baignoire ou glisser sous la douche glacée, revenir, recommencer, vivifiant! Les deux amis agrémentaient les séances avec quelques herbes qui embaumaient l'atmosphère de la petite cabine en pin noir d'Autriche. Jo aimait bien l'eucalyptus qui lui dégagait les bronches. Après, ils se sentaient détendus, parfumés, il ne restait plus qu'à boire une vieille prune de Souillac et hop: au dodo. Mais il paraît qu'il ne faut pas être cardiaque, ou prendre des médicaments contre-indiqués, ou allez savoir quoi: l'exercice secoue le palpitant. Pierrot lui avait raconté la mésaventure mortelle d'un vieux libidineux qui avait cassé sa pipe dans une cabine de sauna. Il prenait un tas de médicaments pour le cœur et s'était enfilé un Viagra en préambule d'une fin de soirée coquine avec la petite qu'il avait invitée à se chauffer avec lui. La fille s'était retrouvée avec un compagnon refroidi. Tiède plutôt.

Le cœur du dcd de la rue Barrot s'est peut-être simplement, de battre, arrêté. Le commissaire ne comprend pas pourquoi Rachid s'excite comme ça. D'un autre côté, il ne voit pas non plus l'intérêt de se foutre dans un sauna en plein mois d'août, à quatre heures de l'après-midi, même pour forniquer. Et en pratiquant le jeu du foulard avec de la lingerie. Faut être sacrément en manque. Il fait trente-cinq dans son bureau: sauna permanent à l'hôtel de police du douzième. Jo se marre: les Finlandais ne sont vraiment pas comme nous.

Son portable sonne. Il va en savoir plus. Le temps d'éponger son front couvert de sueur et il a Rachid en ligne:

– M’sieur Jo ? Faut que vous veniez. C’est un homicide et je les ai tous en main.

– Qui ça tous ? Les Finlandais ?

– Quels Finlandais ? Rigolez pas, venez, venez tout de suite, vous comprendrez. Je vous donne l’adresse.

C’est à deux minutes à pied, dans une rue aux immeubles haussmanniens rectilignes et austères, aux entresols en redents. *L’Antinea’s, Sauna et Hammam* occupe un rez-de-chaussée. Une odeur de vapeur vaguement chimique se répand à l’entour.

Jo ouvre la porte. Une petite entrée. Un guichet, avec un hygiaphone, comme dans les gares. Avec des tarifs et une affiche expliquant les distractions possibles en ce lieu : *Le Sauna Antinea’s est un club naturiste qui accueille toutes les tendances, gays, bisexuels, travestis, transsexuelles et les hétéros tolérants*. Une seconde porte ferme l’accès. Il devine la procédure : on paie au guichet, puis on vous ouvre le club naturiste. «Naturiste», mon œil : un lieu de débauche, en fait. Il y a une sonnette. Jo l’actionne, la seconde porte se débloque. Il entre.

Le commissaire Dupin connaît ce genre de coin, les clubs à partouzes, échangeistes, (pardon : les clubs privés), les saunas, où se libèrent les instincts bestiaux. Mais il n’a jamais fait dans les mœurs, comme on sait. Il pressent une occasion de compléter sa culture sur la vie des animaux.

La seconde porte ouvre sur un petit hall où se trouve la caisse, derrière le guichet à l’hygiaphone, qui permet de filtrer à la gueule du client et d’encaisser avant d’autoriser l’entrée. Des empilements de serviettes éponge, rouges et blanches, garnissent les étagères derrière un minuscule bar dépourvu de bouteilles ou de verres. Les murs sont laqués dans un rouge et noir stendhalien, sombrement joli. L’établissement a visiblement été refait à neuf récemment, les affaires doivent pros-

pérer. Un petit canapé en skaï vert émeraude fait face au bar. L'ébauche d'un vestibule aux murs écarlates se devine sur la droite, ainsi que les premières marches d'un escalier qui plonge vers un sous-sol. Deux vaporeuses et un baigneur se tiennent serrés les uns contre les autres sur le canapé vert, surveillés par Rachid et son adjoint Sébastien. Plus un qui fait du foin debout au bar. Un grand-gros-ventru dégarni, dans les soixante ans, en costume gris, cravate bleue, sacoche de cuir au bout du bras, qui apostrophe tout de go Monsieur Jo: «Vous êtes le commissaire? Puis-je avoir un entretien avec vous en particulier?» Rachid lui demande de rester tranquille comme les autres en l'assurant que, des entretiens, il va en avoir. «C'est que je suis attendu, réplique le gros, attendu à la Mairie de Paris où j'ai mon bureau, je n'ai pas que ça à faire, voyez-vous.» On lui répond que la mairie attendra et que, s'il ne la ferme pas, on l'emmène au poste tout de suite. Ça le calme.

Le trio sur le canapé est composé d'une blonde, d'une pétasse, et d'un grand black.

La première se la joue blondasse décolorée agacée, vêtue de la seule serviette rouge nouée à la taille, avec des petits seins ronds bien en vue, les ongles manucurés en vernis mauve éclatant et le regard insolent de celle que tout ça énerve, longues jambes croisées sous la serviette ras le minou – ce qui lui permet d'exhiber de jolies cuisses – et ses mains ramenées sur la nuque pour mieux faire apprécier sa poitrine. Des lèvres minces rouge-baiser pour faire la tronche au milieu d'un visage fin encadré de cheveux blond jaune mi-longs. Pas trop avenante. Si c'est une tapineuse, elle doit attirer les amateurs de sévérité. L'autre fille est fringuée pute, talons hauts de quinze centimètres, bas noirs à couture, minirobe en voile de dentelle rose, outrageusement maquillée et cheveux longs

encadrant le visage. Une brune, grande et mince, aux genoux un peu cagneux. Jo se demande ce qu'elle peut bien foutre habillée dans un sauna. Contrairement à la blonde, elle semble plutôt emmerdée par l'arrivée de la flicaille, tout comme le black qui reste assis tête basse, torse nu, comme un naturiste qui aurait fauté. Adossé au mur en tee-shirt, l'employé, un grand mince au regard morne, dans la trentaine, pantacourt et sandales à la grecque.

Rachid demande à Sébastien de continuer à relever les identités. Il entraîne le commissaire dans le vestibule qui abrite une trentaine de casiers fermant à clé, comme des déshabilleurs de piscine. Il explique: «C'est là que les clients rangent leurs affaires. Ils conservent la clé attachée à un bracelet qu'ils fixent par un Velcro à leur cheville, avec la pochette qui contient un préservatif et du gel.» Le vestibule donne accès aux équipements: salle de douches collectives, toilettes, hammam, sauna. Puis un couloir, qui ouvre sur des petites cabines dotées de portes pouvant se verrouiller à l'aide d'un loquet. Le cadavre gît dans la première. Un homme corpulent, la cinquantaine. Affalé au travers d'une banquette, le visage violacé, la mâchoire pendante, la langue sortie, les yeux révulsés. Un bas de femme en résille noire est serré autour de son cou, si fortement que les chairs graisseuses débordent du sillon d'étranglement. Il porte un collant en voile de couleur chair, déchiré de partout, et un bas à jarretière en résille noire, sur une seule jambe. Un escarpin pend au bout d'un pied enraidé. L'homme est vêtu d'une robe bleu pâle aux parements brodés, retroussée sur ses grosses cuisses et sur une culotte de dentelle. Une perruque blonde, de travers, masque la moitié du front. Le visage est joufflu, glabre, dépourvu de rides, celui d'un enfant étonné. Le commissaire interroge Rachid:

– T'as appelé la crim'?

– Oui patron. Toute la bande arrive, un commandant, le légiste, la police scientifique, c'est la gloire.

Jo abandonne le cadavre. Il jette un coup d'œil dans la poubelle: elle contient deux ou trois préservatifs usagés. Il essaie de spéculer sur les allées et venues de la clientèle entre les douches, le hammam, le sauna, les cabines pour les coquinerie, les cochonnetés. Le vieux travelo étranglé à mort ne venait pas là pour les seules délices orientales des bains de vapeur.

Ils retournent dans le petit hall d'entrée où Sébastien peine à calmer le locataire du bureau à la Mairie de Paris, qui couine et exige d'appeler son avocat. Les autres, sages, demeurent alignés sur la banquette. Curieusement, il ne fait pas trop chaud malgré la température extérieure. L'immeuble est en pierre de taille. Un ventilateur ronronne. La fille fringuée pouffiaste ne se couvre pas de rosée sous ses dentelles.

La brigade criminelle se pointe en même temps que la police scientifique pour prélever les indices, embarquer le macchabée, tout le tintouin. C'est le commandant Jadot qui dirige l'enquête. Jo l'a croisé l'année précédente à l'occasion d'un séminaire à l'École nationale supérieure de la police sur on ne sait plus quoi. Il avait longtemps bossé à Lyon autrefois. Un fin connaisseur, Jadot. Jo l'avait invité dans un bouchon où il conservait des habitudes. Le commandant avait récusé le beaujolais sur le saucisson chaud pour proposer un côtes-du-rhône. Un cornas. Un type qui n'aime pas le beaujolais et qui sait distinguer un côte-rôtie d'un cornas ne peut pas être un mauvais flic: «Tu vois, avait-il expliqué, il y a de la syrah dans les deux, un cépage qui donne ces arômes fruités formidables. Mais de là à mettre cinquante euros, voire plus pour un côte-rôtie, oublie! Pour trois fois moins, tu peux trouver un cornas du feu de Dieu. C'est là-dessus que je les distingue aussi, les côtes-du-rhône, sur le prix.» Un pragmatique, sympathique,

et qui ne joue pas les stars en dépit de son statut à la prestigieuse Brigade criminelle du 36 quai des Orfèvres à pas même quarante ans. Jo pourrait être son père. Il aime la bonne chère et les bons vins, comme Georges, mais les conséquences en sont plus visibles sur son physique : assez petit, replet, bedonnant, un peu chauve, le commandant porte en toutes saisons un costume gris, une chemise blanche et une cravate incertaine. Son gros nez court se pare de lunettes d'écaïlle. Il n'imaginerait jamais s'essayer aux lentilles de contact. Il pourrait ressembler à un Winston Churchill jeune, car il apprécie les cigares et déteste toute forme de sport.

On se salue, on explique le bazar, la police scientifique se met au boulot en râlant que la scène de crime n'a pas été balisée. Monsieur Jo les envoie aux pelotes : le meurtre a eu lieu dans un couloir sans issue, en cul-de-sac ; seuls lui et Rachid y ont pénétré, et il fallait bien vérifier que le mort était mort avant de lancer la procédure. Ces types sont agaçants qui se rengorgent au motif qu'on ne peut plus se passer d'eux, les récolteurs d'ADN et autres entomologistes picoreurs de cadavres. Il leur balance son sentiment : « Vous êtes en bordure ou quoi ? Vous voulez qu'on vous appelle chaque fois qu'un messieurs-dames a ses vapeurs dans un sauna ? Moi, je sonne quand je suis sûr qu'il y a de la viande froide. Et vu la chaleur ambiante, j'ai du mérite. » Les experts filent vers la cabine mortuaire en renaudant.

On tombe d'accord pour embarquer les personnes présentes afin de les interroger à l'hôtel de police. C'est à deux cents mètres, ça arrange Jadot qui sonne ses enquêteurs pour filer un coup de main pour les dépositions.

L'assemblée est informée qu'elle peut aller récupérer ses affaires et se rhabiller, sauf le grand-gros-dégarni-ventru-d'importance, costume-gris-cravate-bleue-sacoche, déjà vêtu au

moment de la macabre découverte, comme on dit. Il semblait bien pressé de partir. Le commissaire et Jadot ne le quittent pas des yeux, ainsi que l'employé. Il est maussade et désinvolte, le grand-gros. Il sort le *Canard enchaîné* de sa sacoche, le déploie, et se plonge dans la lecture. Les deux flics ne peuvent pas ne pas lire le titre : *Bavures policières en série: Abusés, levez-vous!* Rachid fait venir les autres un à un dans le vestibule pour qu'il et elles récupèrent leurs fringues dans les casiers, sous son contrôle. Un minuscule local pourvu d'un lavabo et clos par un simple rideau est attenant au vestibule. L'un après l'autre, le client et les clientes ôtent leur bracelet, ouvrent leur casier, prennent leurs effets et se glissent derrière le rideau.

Retour dans le hall comme pour une entrée en scène transformiste. Le black est le premier, un beau Noir souple et musculeux. Il porte un jeans taille basse qui découvre la moitié de ses fesses rondes ainsi qu'une bonne partie de son slip. Il arbore une chemise déstructurée imprimée de cocotiers inclinés sur une mer tropicale ouverte sur ses pectoraux et ses abdominaux en tablettes de chocolat noir quatre-vingt-dix pour cent de cacao. Il se retourne vers le vestibule aux casiers pour jeter un baiser. À la blonde : c'est elle qui suit, la blonde. Le châtain clair en fait : il a des cheveux très courts. Un travesti, donc, qui portait une perruque blonde. Il lance d'une voix grave : « Alors les schmitts, vous nous embarquez au commico ? » Il-elle est vulgaire, BCS typique avec des baskets Adidas, une casquette Lacoste à l'envers et un survêt marqué d'un énorme NIKE sur la longueur de la jambe. Ses petits nichons ne se devinent pas, qui flottent sous l'ample sweater Ralph Lauren. Le visage est délicat, lèvres minces, nez retroussé. Les yeux bleu lavande sont ravissants. La peau est imberbe, fine, presque transparente. Il cultive un look de loubard-crevette à l'aise dans ses baskets. Il adresse un *Ça*

va love? Pas trop vénère? à l'employé et lui fait la bise avant de s'asseoir, poseuse, à côté du black qui lui enserre l'épaule. L'autre fille a mis du temps pour se démaquiller et se vêtir. En fait de fille, la pétasse brune est incontestablement un jeune homme, une fois débarrassée de son fond de teint, son rouge à lèvres essuyé et son fard à paupières effacé. Il est vêtu d'ordinaire costard-cravate, un peu comme le grand-gros-important mais en plus joli. Un beau garçon dans les trente-cinq ans, un peu maigre. On se demande s'il n'a pas laissé le portemanteau sous sa veste. Un brun aux longs cheveux, tout en finesse, pas maniéré du tout et bien embêté, qui interpelle Jo :

- Monsieur le Commissaire, est-ce que ça va être long?
- On va prendre votre déposition. On verra ensuite.

Le fourgon est arrivé et tout ce petit monde est emmené au poste par Rachid et Sébastien. «Au commico avec les schmitts», comme aurait dit l'autre tarlouze.

Jadot a demandé à l'employé de rester. Celui-ci bredouille :

- Vous comprenez, moi je ne suis que l'employé, je vous ai immédiatement prévenu.

Le commandant lance un regard à Monsieur Jo et, d'un mouvement de menton, l'invite à commencer l'interrogatoire. Sympa Jadot: il comprend que ça fait plaisir au commissaire d'entreprendre l'enquête, vu que la scène de crime est dans son périmètre. Un bon flic aussi: Jo est sur son terrain et, si ça se trouve, il sait les usages locaux mieux que la brigade du quai des Orfèvres. Un malin, Jadot: pendant que son collègue interroge l'employé, il écoute, il note dans sa tête, il ne grille pas ses munitions. Il n'écrit pas sur un vieux calepin ou quelque Smartphone: il regarde, il observe. Les informations proviennent autant de ce que dit le témoin que de la manière dont il parle quand son visage s'anime, se crispe, se défait ou demeure impassible. Le commissaire Georges Dupin questionne :

– Vous vous appelez comment ?

– Claude Dominique.

Certains prétendent que les homosexuels portent souvent des prénoms ambigus, pouvant désigner aussi bien un garçon qu'une fille : Dominique, Claude, Camille. Auquel cas l'employé touche des deux côtés du patronyme. Ces histoires de prédestination des prénoms sont des bêtises inventées par les homophobes. Imagine-t-on des parents qui choisiraient le prénom en contemplant, ravis, l'image de la quéquette sur l'écran de l'échographe ? *Chéri, ça sera un garçon. On l'appellera Dominique, tu veux bien ? J'aimerais tant que ce soit un gay. Dis oui chéri, s'il te plaît.* Mais l'employé est probablement homosexuel en raison de l'ambiance de l'établissement de bains qu'il anime. Des bains de stupre et de fornication, surtout. Il a une voix fluette, un peu tremblotante. Jo le prie de s'asseoir à côté de lui sur le petit canapé. Il regarde de côté, les coudes sur les cuisses et la tête entre ses mains, accablé. Il n'en mène pas large :

– Claude ou Dominique ?

– C'est Claude mon prénom.

– Tranquillisez-vous et racontez ce qui s'est passé. Vous avez quelque chose à vous reprocher ? Non ? Alors, on vous écoute.

– On devait fermer à six heures. Normalement, c'est ouvert jusqu'à vingt-deux heures, mais y a pas beaucoup de monde au mois d'août, on ferme plus tôt, je me passe des services de Daniel. Moi je pars en juillet.

– Vous êtes ouverts tous les jours ?

– Oui, sauf le jeudi.

– Qui c'est Daniel ?

– Mon collègue, on est deux habituellement, y a du boulot.

– C'est quoi ce boulot ?

– J'accueille les clients derrière le guichet, je filtre un peu, j'explique, j'encaisse, je débloque la porte.

– Vous filtrez comment ? Vous expliquez quoi ?

– J’accepte pas les types louches, les gars bourrés. J’explique que c’est un lieu libertin, surtout quand je vois que les gens pensent entrer dans un simple établissement de bains. Y a une majorité d’habitues, mais des naïfs peuvent se pointer en pensant venir que pour se délasser. Je préfère les affranchir, vous comprenez ? Des naïfs qui savent pas lire. Vous avez lu l’affiche à l’entrée ?

Jo avait lu. Et vu les tarifs affichés : homme seul, vingt-quatre euros ; homme seul moins de vingt-sept ans : vingt euros ; femme : dix euros ; couple : vingt euros ; transsexuelle : quatorze euros. Une étrange échelle des valeurs, sans réduction pour les seniors, les étudiants, les chômeurs, les bénéficiaires de minima sociaux. L’âge compte qui fait de vous un vieux dès vingt-huit ans, la situation de famille aussi : une femme paie dix euros, qu’elle soit seule ou accompagnée, mais un homme bénéficie d’un demi-tarif s’il amène sa femme. Ou une femme. Quant au transsexuel, au travesti en fait car on n’imagine pas qu’une palpation soit réalisée à l’entrée, il est tarifé entre homme et femme, ce qui semble logique, mais pas moite-moite : un peu plus près des femmes. Effectivement, seuls les illettrés pouvaient se présenter sans autre projet que celui de se faire suer. Jo poursuit :

– C’est juste un club échangiste pour gays ici, c’est ça ? Pourquoi déguiser ça en établissement de bains ?

– Pas que pour gays. On prend toutes les orientations, faut pas croire. Des homosexuels, bien sûr, mais aussi des bisexuels, ou des qui savent pas encore. Des hétéros curieux, comme on dit entre nous. Et parfois des couples, des femmes seules aussi. Rarement, mais ça arrive.

– Et des travestis, j’ai vu. Ils se douchent et prennent des saunas en bas de soie et porte-jarretelles ?

Rictus de l'employé :

– Ben non, ils se changent dans le petit local du vestibule où y a un miroir. Y a des ventilateurs un peu partout, y fait pas trop chaud. Les travestis se baladent dans les couloirs et s'isolent dans les cabines, quand ils s'isolent. Même qu'elles nous crèvent les matelas avec leurs talons aiguilles, on a beau les engueuler, elles exagèrent parfois.

Il désigne de la tête une affichette placardée au mur : *Les travestis sont priés de ne pas marcher sur les matelas en talons hauts*. Jo réitère sa question :

– Pourquoi ces équipements, le sauna, le hammam. Ça fait des frais de maintenance, non ? Quel intérêt par rapport à un club privé classique pour partouzeurs ?

– Ben chais pas, m'sieur, je bosse ici, c'est tout.

Jadot intervient : « Propreté et anonymat, Georges. Ici, tout le monde est propre, douché, récuré. Ça pue parfois dans les clubs, même huppés, et les culottes peuvent ne pas être bien nettes. Pas celles des putes mais celles des bourgeoises qui révèlent parfois des incertitudes à l'ablation. L'anonymat est relatif, certes. On peut croiser son voisin de palier, son banquier, ou son supérieur hiérarchique, ici comme ailleurs. Pas trop grave, le secret est partagé. J'ai bossé à la brigade de répression du proxénétisme, tu sais, l'ancienne brigade mondaine, je connais ce genre d'endroit. L'anonymat social compte aussi, Georges. Le riche abandonne son costard de chez Smalto et sa Rolex, le jeune quitte son jeans et ses baskets, l'ouvrier oublie son bleu de travail, et tous partagent une égale nudité. Comme disait une actrice qui se voyait reprocher d'avoir fréquenté les Allemands d'un peu trop près pendant la guerre : *Un Allemand ou un Français, une fois à poil, vous savez...* Mais on n'est pas là pour raconter des anecdotes. »